

Terroirs , savoirs , produits : la boxe ou le judo ?

1° Rencontres pyrénéennes des Territoires et des Savoirs, 18 novembre 2011 – Ayzac-Ost
B. Besche-Commenge

TERROIRS , SAVOIRS , PRODUITS : LA BOXE OU LE JUDO ?



© b besche commenge

1° Rencontres pyrénéennes des Territoires et des Savoirs, 18 novembre 2011 – Ayzac-Ost
B. Besche-Commenge

Tous les travaux actuels s'accordent à montrer comment le milieu pyrénéen n'est pas naturel mais semi naturel, fruit d'une longue histoire d'interactions entre l'homme et ce milieu, qui se généralise sur le chaîne il y a 3000 ans : « *Nos paysages sont "culturels". L'immense majorité de la biodiversité qu'il est indispensable de conserver (paysages, habitats, espèces, biodiversités génétique, culturelle) est l'effet d'une influence anthropique très forte. Pour la conserver il faut la gérer.* », écrivait en 2008 Carlos Ferre Benimeli en conclusion à la 47^e réunion scientifique de la Société espagnole pour l'Étude des Pâturages. Les journées scientifiques organisées en octobre dernier par le Parc National des Pyrénées ont fortement souligné ce long passé d'une nature à visage humain.

Il serait alors paradoxal de réduire aujourd'hui les difficultés de l'élevage en montagne à la seule raison d'une nature « naturelle » qui soudain retrouverait un caractère premier, originel qu'elle a perdu depuis si longtemps.

Qu'il y ait des difficultés spécifiques par rapport à d'autres zones est une réalité indiscutable, mais qu'à partir grosso modo des années 60 on n'ait plus envisagé l'agriculture en montagne que sous l'aspect du seul « handicap » revenait à oublier bien rapidement les atouts propres à cette agriculture. On les redécouvre aujourd'hui, au milieu de difficultés mais aussi de réussites et d'espérances, et les exemples de production que nous verrons cet après midi en sont une preuve indubitable.

En introduction à cette journée, je voudrais simplement ouvrir quelques rapides fenêtres sur les facteurs très humains et en rien naturels qui ont conduit à cette marginalisation aujourd'hui dépassée. Je centrerai cette analyse sur l'histoire des cheptels. Elle ne concerne d'ailleurs pas les seules Pyrénées. Deux citations situent le cadre général du contexte actuel.

Contexte actuel

« **En matière d'élevage**, comme dans d'autres domaines, la **France** est un **pays de diversité** : diversité des milieux naturels exploités, diversité des systèmes d'élevage, diversité des productions et des produits, diversité des populations animales utilisées et sélectionnées. La **diversité** génétique s'est **néanmoins appauvrie** ces dernières décennies, sous l'effet d'une certaine **standardisation des conditions de production et des objectifs de sélection**. »

« Gérer la variabilité génétique des populations d'élevage : l'exemple des races bovines françaises, depuis les races en conservation jusqu'aux races nationales et internationales », 2001

Etienne VERRIER, Sophie MOUREAUX, Didier BOICHARD, Coralie DANCHIN-BURGE, Laurent AVON

Institut National Agronomique Paris-Grignon - INRA, Station de Génétique Quantitative et Appliquée JOUY-EN-JOSAS - Institut de l'Élevage

« La **France**, de par son histoire, dispose d'un **grand nombre de races d'animaux** au sein de chacune des espèces élevées pour l'agriculture ou l'alimentation /.../ **potentiel considérable de diversification**, permettant l'**adaptation** aux besoins de la production agricole, d'amélioration de la **qualité** des produits et de gestion de l'**environnement**.

Cependant, une demande importante de **productivité**, d'**intensification** et d'**uniformisation** de la production a entraîné la sélection de **types très spécialisés**.

Aujourd'hui, la **Politique Agricole Commune (PAC)** tend à orienter les systèmes européens de production vers une **agriculture plus diversifiée et plus extensive**. »

BRG, « Charte nationale pour la gestion des ressources génétique », 1998, p. 18

Diversité mais ... « néanmoins », « cependant », « standardisation », « uniformisation », et « aujourd'hui » retour à la diversité et à l'élevage extensif. C'est toute une histoire que disent ces deux citations: quelque chose existe, supplanté par son inverse, et on le redécouvre aujourd'hui.

Longue histoire que nous commencerons ... au Bois de Boulogne en 1792, très loin du massif et pourtant très près. L'épisode dit tout.

Les béliers du Bois de Boulogne (1792)

R A P P O R T
F A I T
A L'ASSEMBLEE NATIONALE,
AU NOM DU COMITE D'AGRICULTURE,
Sur l'amélioration des bêtes à laine ;
PAR M. ROUGIER-LABERGEIE,
Député du Département de l'Yonne ;
Le 24 Juillet 1792, l'an IV^e. de la Liberté.
IMPRIMÉ PAR ORDRE DE L'ASSEMBLEE NATIONALE.
A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
1792.
Agriculture, N^o. 2.

Il fust jugé comme le premier exemple d'une bonne éducation de bêtes à laine, digne de servir de modèle. Les succès actuels justifient complètement la réalité de son témoignage.

en Angleterre le quart de l'exploitation d'une ferme est réservé aux bêtes à laine, & pour toutes les saisons de l'année.

« le premier exemple d'une bonne éducation des bêtes à laine, digne de servir de modèle.
/.../
En Angleterre, le quart de l'exploitation d'une ferme est réservé aux bêtes à laine, et pour toutes les saisons de l'année »

Cepon dans il étoit bien instruit de le faire, parce que l'époque de l'emploi des béliers est prochaine & même déjà arrivée pour quelques parties de la France. Mais surtout, parce que ce superbe troupeau qui est, depuis plus d'un mois, dans le bois de Boulogne, dépérit. L'herbe aigre & mal-saine, la différence du régime de vie pourroit exténuer ces animaux si tantôt vint les efforts de ses cultivateurs, & imposer la distribution qu'en ordonnera l'Assemblée nationale.

« /.../ce superbe troupeau qui est, depuis plus d'un mois dans le bois de Boulogne, dépérit. L'herbe aigre et malsaine, la différence du régime de vie pourroit /sic/ exténuer ces animaux /.../ »

Question cruciale en ce temps : comment améliorer la qualité des laines, essentielle à la fabrication textile. En attente de diffusion, des béliers anglais aux fortes qualités lainières destinés à être diffusés dans tout le pays sont regroupés au Bois de Boulogne où ... ils dépérissent totalement inadaptés à la nature des lieux.

L'histoire: Roland de la Platière a été inspecteur des manufactures, en charge des fabriques textiles. Il est chaud partisan du modèle de production anglais. Un de ses amis, le sieur Delporte, a, dans ce qui est devenu le Pas de Calais, importé ce mode de production rendu possible par la similitude de milieu et par la structure de sa propriété. Pour Roland, c'est alors le « modèle » à diffuser dans tout le pays.

Delporte est aussi pour les historiens le modèle de ceux que l'on appelle les agronomes « anglomanes » et A.J. Bourde, dans sa grande thèse de 1967 sur « *Agronomie et agronomes dans la France du XVIII^e s.* » lui consacrera sa conclusion soulignant que son élevage « *est absolument modelé d'après les préceptes anglais* » (page 1649): très gros troupeaux (1000 brebis), grands bâtiments, fourrage artificiel et culture de navets fourragers etc ... Il est aussi en conflit total avec les autres éleveurs ses voisins parce que les besoins de cet élevage à l'anglaise empiètent sur leurs propres besoins. Dans ce cadre nullement généralisable à l'ensemble de la France, un rapport de Roland en 1784 note: « *la laine paraît équivaloir aux laines qu'on tire d'Angleterre* ».

La Révolution arrive. Roland va devenir un personnage important, ministre de l'Intérieur en 1792. Il n'oublie ni ses anciennes fonctions ni son centre d'intérêt: la production des laines, essentielle à l'indépendance économique du pays. Il va alors demander à Delporte de fournir, contre rétribution, des béliers anglais pour les ventiler dans toute la France puisque, selon lui, leur qualité lainière ne peut que profiter à tous.

Que l'herbe du Bois leur convienne si peu qu'elle les « exténue » devrait conduire à se poser des questions sur la généralisation du « modèle » anglais, ce n'est pas vraiment le cas ...

Les béliers du Bois de Boulogne (1792)

Agriculture & du commerce; considérant encore qu'il est très instant de répandre dans les divers départements des béliers de race anglaise, qui sont maintenant aux environs de la capitale, dont un plus long séjour les ferait périr, d'écrite qu'il y a urgence.

En attendant que cette commission soit formée, le ministre de l'intérieur est autorisé à prendre sur la somme de cent mille livres, celle de six mille livres pour distribuer dans les départements les béliers de race anglaise provenant du troupeau de MM. Delporte.

Il sera formé incessamment une commission, composée de cinq membres & d'un secrétaire, nommée par le pouvoir exécutif, laquelle sera chargée de faire venir des béliers & brebis de race à laine fine, tant de l'Angleterre, de l'Espagne que de l'Arabie, des Indes ou de telle autre partie du monde qu'elle croira devoir le mieux convenir aux différents climats de la France :

*« il est très instant de répandre dans les divers départements les béliers de race anglaise, qui sont maintenant aux environs de la capitale, dont un plus long séjour les ferait périr, /l'Assemblée/ déclare qu'il y a urgence.
/.../
Six mille livres pour distribuer dans les départements les béliers de race anglaise /.../ du troupeau de M. Delporte »*

« une commission /.../ chargée de faire venir des béliers et brebis de race à laine fine, tant de l'Angleterre, de l'Espagne que de l'Arabie, des Indes ou de telle partie du monde qu'elle croira le mieux convenir aux différents climats de la France »

Le 24 Juillet 1792, l'an IV^e. de la Liberté,

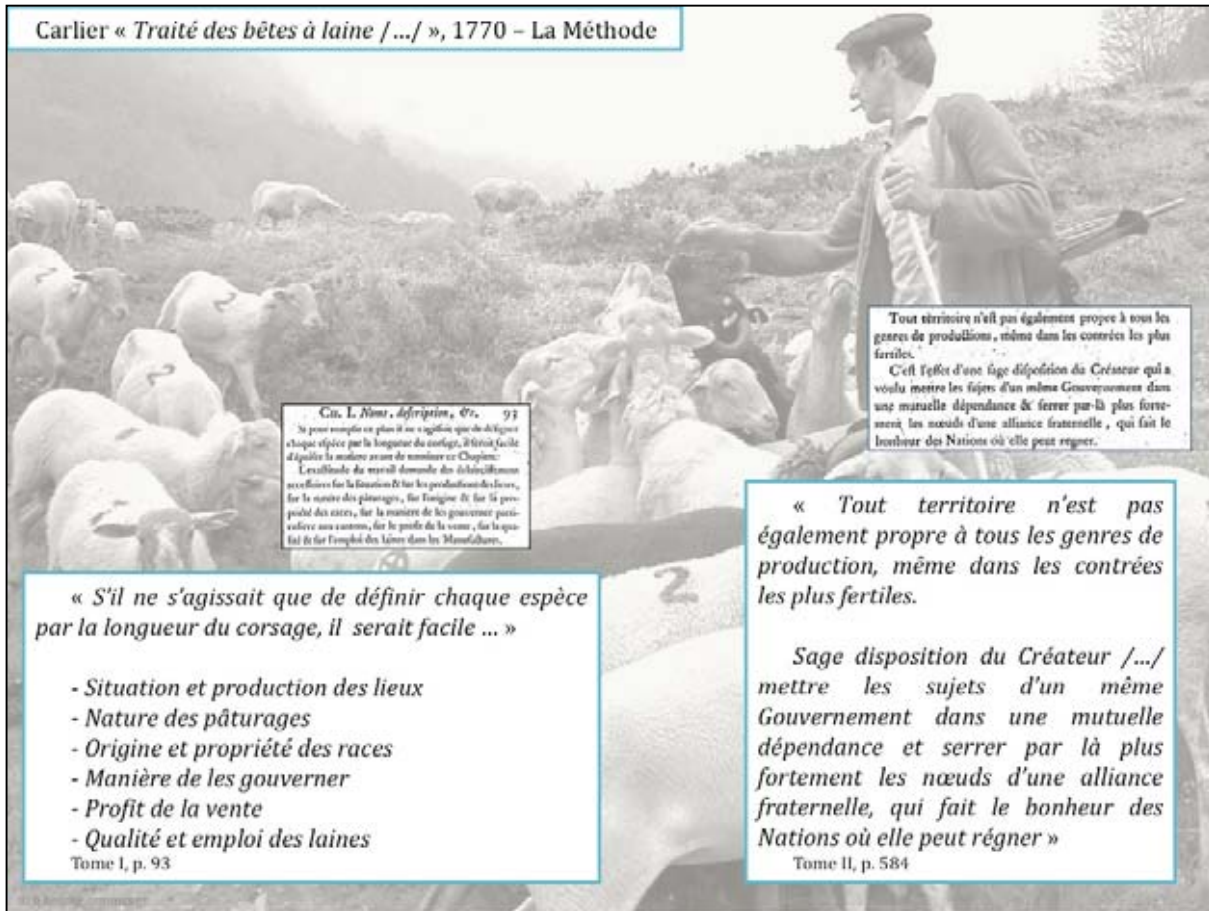
L'Assemblée nationale va alors adopter une position très contradictoire :

- d'une part, se hâter de diffuser ces béliers anglais bien qu'elle souligne elle même l'inanité du « modèle » : « *un plus long séjour les ferait périr* », et ce sont 6000 livres sur un budget totale de 100.000 dont dispose la Commission de l'Agriculture qui seront consacrés à cette chronique d'un échec annoncé !

- d'autre part, lancer un vaste programme, à échelle planétaire, qui consistera à l'inverse à chercher des races amélioratrices adaptées aux différentes situations de milieu que connaît La France.

Cette tension entre idéal type, modèle unique, et variété des situations et des cheptels se retrouvera tout au long du XIX^e siècle avec une troisième option : améliorer de l'intérieur les cheptels locaux, par sélection. Ici, de fait, le modèle unique est concrètement mis en œuvre, celui de l'adaptation aux « contraintes naturelles » est reporté à un futur très incertain.

« Contraintes » entre guillemets car à la même époque un spécialiste des ovins en conflit ouvert avec Roland depuis plusieurs années, développe une analyse totalement différente. Pour lui ces contraintes n'en sont pas mais simplement des potentialités différentes dont il faut savoir jouer avec subtilité. Son analyse est très proche de nos interrogations actuelles et de ce qui nous rassemble aujourd'hui.



1770, l'abbé Carlier publie son « Traité des bêtes à laine ... » après avoir mené une enquête très détaillée dans tout le royaume à partir d'un questionnaire très finement élaboré, on pourrait le reprendre aujourd'hui quasiment tel quel.

Ce qu'il met en évidence, c'est le contraire du modèle unique, le contraire de la réduction à la seule conformité (le « *corsage* ») :

- prise en compte de tous les paramètres constitutifs des troupeaux, et placer en tête nature des lieux et des pâturages n'est pas anodin : à l'inverse des béliers languissants du Bois de Boulogne, Carlier indique par ailleurs qu'il faut aller chercher les bêtes de remplacement non pas sur les foires, où l'on ne voit que l'apparence physique du bétail, mais en se déplaçant afin de « *examiner et comparer les lieux d'où l'on tire les troupeaux de remplacement avec les endroits où l'on doit les établir* » et ainsi avoir recours à des « *espèces homologues* ».

- complémentarité entre des territoires aux potentialités différentes où même « *les plus fertiles* » ont leurs limites, leur « handicap » : « *pas propres à tous les genres de production* » ; vision globale qui fait de ces complémentarités une richesse humaine: « *mutuelle dépendance* » et « *fraternité* » où l'un ne domine pas l'autre mais où tous, à leur place, contribuent à l'intérêt général sans qu'une quelconque hiérarchie valorise ou dévalorise. Bien plus qu'un problème de brebis, c'est toute une conception de l'humanité de l'homme et de la solidarité qui est en jeu.



Exemple concret à l'Est de la chaîne : tout repose sur une connaissance conjointe, inséparable, des milieux et des cheptels, sur des pratiques qui jouent et se jouent de ce qui pourrait sembler des « contraintes » ou des « handicaps ». C'est le judo, pas la boxe: on n'affronte pas, on ne cherche pas à tout transformer, on tourne et détourne la puissance d'en face pour en faire un atout :

- Les races ne sont pas décrites selon un modèle, une conformation idéale type (ce qui sera le cas à partir de la fin du XIX° avec les livres généalogiques), ne sont pas réduites à des gènes (ce qui sera plus tard une autre tendance) mais les conditions du milieu interviennent au même rang que le « *corsage* » pour les définir.

- Quant à la nature : ses contraintes existent certes, la neige, le long hiver pourraient ne sembler que des handicaps mais on y répond en hivernant les bêtes par en bas, et cette « *privation* » a un versant positif, un avantage : revivifier des estives dont la qualité des herbages est un élément central dans l'analyse de Carlier, c'est la diapo suivante, elle concerne les Pyrénées Centrales.

Carlier « *Traité des bêtes à laine /.../* », 1770 – Béarn, Bigorre, Pyrénées, Gascogne

Règle générale : partout où les moutons vivent de pâturages semés d'herbes fines et odoriférantes, les fourrages ont aussi plus de goût, de la chair des bêtes a une saveur agréable. Comme ces herbes d'herbes croissent mieux dans nos campagnes méridionales à la faveur du climat, qui dans les pays plus élevés vers le nord, de la viande que nous dans égal d'ailleurs de côté de l'âge de la viande, on trouve bien plus de plaisir à user de la viande des moutons choisis dans nos climats chauds, que de ceux qui vivent sous un ciel plus froid ou tempéré. Tome II, p. 650-651

AOC Barèges Gavarnie, INAO 2003

« Tous les parfums de la montagne en bouche. »

Troupeau race barogénoise sous le fourmalet

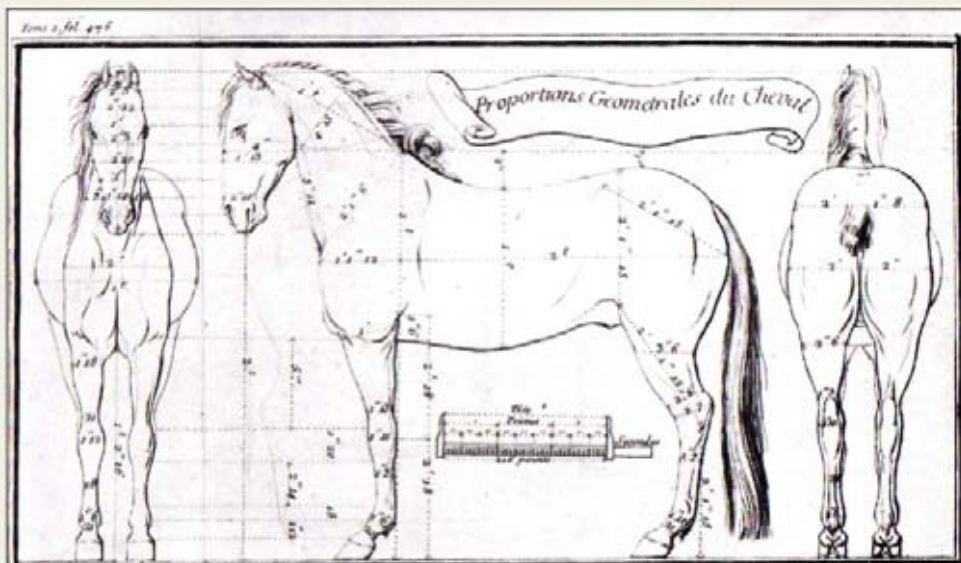
Carlier est en fait très moderne: le critère ultime, ce qui détermine et justifie les pratiques, ce sont bien le consommateur et la qualité du produit. C'est exactement la dimension décrite par Carlier qu'a retrouvée l'AOC Barèges Gavarnie, ce n'est pas la seule production qui dans les Pyrénées offre les mêmes qualités, ce fut simplement la première en France à réussir à les concrétiser pour les ovins de façon officiellement reconnue.

Toutes les situations concrètes actuelles qui seront abordées cet après midi (viandes bovine, ovine, porcine, laitages, fromages etc ...) présentent la même caractéristique : elle suppose des consommateurs éduqués, ce qui est une autre histoire. Mais les producteurs y travaillent aussi : les ateliers de dégustation jouent ce rôle.

Si l'on passe aux chevaux, à l'organisation des haras, on va retrouver aux même dates la même opposition que Roland vs Carlier.

Les chevaux des 4 Vallées (1787)

Mémoire des habitants des 4 Vallées (Aure, Neste, Barousse, Magnoac) (1787) :
L'inspecteur des haras « *dédaignant souverainement les connaissances des habitants dont plusieurs savaient par expérience ce que lui ne connaissait que par une espèce de théorie qui n'est point applicable à tous les pays indistinctement, a fourni des étalons dont la race n'a pas été assortie à celle du pays* »



Proportions Géométrales du Cheval, planche extraite du tome premier des « *Elémens d'hippiatrique* » de Claude Bourgelat - 1750 (repris dans « *Les proportions géométrales du cheval* » - 1770)

Fondées sur les connaissances scientifiques que le XVIII^e commence à développer, ici analyses de Buffon en particulier, Bourgelat va leur donner une dimension technique d'ordre général, qui n'existe pas chez Buffon sous cette forme absolue mais qui va commander pendant plusieurs années une politique des haras qui sera un échec: celle du modèle type, du cheval « idéal », abstrait, désolidarisé du milieu, des besoins, des savoirs, le cheval aux « *proportions géométrales* ».

C'est l'opposé exact de la « *règle générale* » que fixait Carlier ci dessus : un pur modèle abstrait, mathématique, construit en laboratoire, entend plier le réel à ses normes là où, à l'inverse, Carlier tirait de l'observation du réel une théorie générale, totalement confirmée par ceux qui, en dernière instance sont les juges de l'élevage, les consommateurs : « *on trouve bien plus de plaisir à user de la viande ...* ».

Comme les béliers anglais les étalons imposés aux 4 Vallées pour la monte publique ne correspondaient pas au pays, le résultat est catastrophique, une régression même. Et les éleveurs locaux, qui raisonnent comme Carlier, ne se trompent pas sur la nature de cet échec : elle est d'ordre conceptuel.

Il y aura des résistances chez les Inspecteurs des haras les plus liés à la diversité des terrains et des situations, comme l'était Carlier, c'est le cas à Campan.

Les Haras de Campan (1766-1788)

« dans ces régions, où les juments vivent dans les montagnes la plus grande partie de l'année et où les poulains sont exportés pour être élevés en Espagne, en Gascogne et en Languedoc, /on/ mit sur pied un établissement qui respectait les pratiques des éleveurs »

Jacques Mulliez, « Les chevaux du royaume – Histoire de l'élevage et de la création des haras », Arthaud/Montalba, 1983, p. 257

1807, De Bonneval est chargé du rétablissement des haras, dont celui de Tarbes :

« C'est à ces poulinières améliorées et à leur produit que l'on doit de trouver, malgré les réquisitions de la Révolution un fond de bons chevaux » (idem, p. 258)

1843 « ... dans les montagnes ... »



Dans la montagne, la jument est conduite à l'étalon à l'âge de trois ans. Le poulain tette pendant huit mois ; au 1^{er} mai, il se rend avec sa mère dans les pâturages de la montagne, et là il vit exposé à toutes les intempéries de l'atmosphère, sans abri, sans gardiens ; de temps en temps on porte un peu de sel aux animaux afin qu'ils ne deviennent pas trop sauvages ; ils descendent dans la vallée à l'époque des premiers froids. Quand la campagne est finie, chaque propriétaire se munit d'un licol, monte au pâturage et en ramène sa bête. Le poulain, après le sevrage, est /.../

Il faut donc des chevaux adaptés à ces conditions rudes, c'est la rusticité qui permet d'endurcir ces chevaux, qui ne sont pas de salon mais adaptables à toutes les difficultés des milieux et des tâches à quoi ils sont destinés. Et lorsqu'au lieu d'imposer un modèle abstrait, théorique, on prend en compte milieux et savoirs locaux, les résultats deviennent plus que positifs comme le prouve Bonneval quelques années plus tard. Comme dans un laboratoire scientifique où l'on teste les résultats obtenus avant de les valider, la contre épreuve de 1807 valide les options globales choisies à Campan 40 ans plus tôt : ça a très bien marché !

En 1843, dans le cadre d'une enquête sur la situation de l'agriculture française, les deux Inspecteurs de l'Agriculture chargés des Hautes-Pyrénées proposent une description des façons de tenir les juments en estive que corroborent de nombreux documents des XVIII^e et XIX^e s. Élément essentiel, que je ne développerai pas ici mais qui caractérise tout le cheptel pyrénéen et la façon de tenir les bêtes en montagne: un équilibre entre « sauvage » et domestication que souligne très bien le « pas trop » des Inspecteurs; le licol est à la fois un lien concret, et le lien symbolique entre ces deux aspects de la relation entre les hommes et les animaux d'élevage.

Pas des machines ... Ariège, 1857

M. Mercadier: « *notre race ovine qui est acclimatée et parfaitement appropriée à nos contrées montagneuses, s'améliore convenablement par elle-même, et ne pourrait que dégénérer par son croisement.* »

M. Lafosse : « *Attention de ne pas assimiler les êtres animés aux machines industrielles sans tenir compte des lois qui régissent les uns et les autres.* »

AD09 - Bulletin de la Société d'Agriculture de l'Ariège, tome 12 et suivants

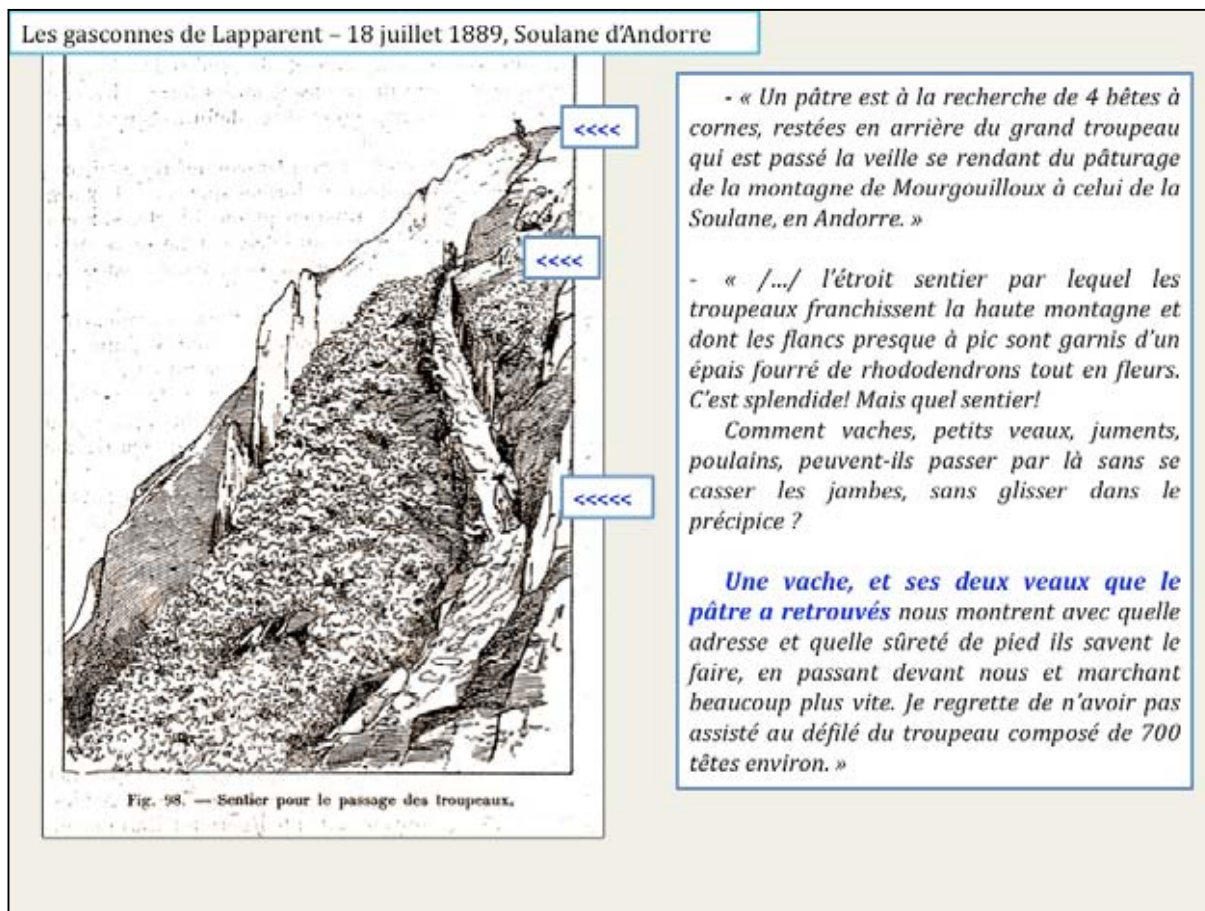


Retour aux ovins, XIX^e siècle. Savoirs scientifiques, techniques ont progressé, mais on retrouve toujours la même opposition qu'entre Roland et Carlier. Elle se dit simplement de façon différente, dans une société devenue industrielle où la mécanisation, l'industrialisation des façons de produire est devenue le modèle général.

Des gros propriétaires de la plaine de Pamiers, Saverdun, membres importants de la Société d'Agriculture de l'Ariège, ont adopté les races anglaises, celles là même élevées dans les conditions particulières qu'affectionnait Roland et devenues possibles dans la plaine d'Ariège, brebis anglaises pures ou croisées avec les races locales. L'été venu ils les passèrent en estive : quelques unes dépérèrent mais survécurent, toutes les autres crevèrent. Deux autres membres de la Société les avaient pourtant prévenus à partir de mesures comparées très précises, comme on les ferait aujourd'hui, des gains de poids, de prolificité etc ... entre ces différents cheptels.

Il ne s'agit pas du tout ici d'une fixation passéiste ou patrimoniale, Mercadier cherche à améliorer, à faire évoluer comme le cherchait l'Assemblée Nationale en 1793 : elle s'engluait entre deux propositions contradictoires, le modèle type anglais, la recherche de béliers étrangers adaptés à la différence des climats, lui met en œuvre la troisième solution : améliorer de l'intérieur, et ses tableaux de performance prouvent que ça marche.

Passons à présent aux bovins.



A l'été 1889, Lapparent, Inspecteur Général de l'Agriculture, part en voyage d'étude sur le chaîne pyrénéenne. De Foix (09) à Bedous en Vallée d'Aspe (64), il parcourra toute la chaîne, visitant, à pieds, de nombreuses estives. Le 18 juillet, très longue sortie autour de l'Hospitalet et de la Soulane d'Andorre, pâturée par les troupeaux français.

Son émerveillement devant le paysage, le comportement des bêtes est ce jour là une composante essentielle de son compte rendu : parfaite adaptation du bétail au milieu qui étonne Lapparent tant le sentier lui paraît difficile, et on retrouve sous forme moins marquée cette notion de « semi liberté du bétail » que ses collègues décrivaient pour les chevaux en 1843 : le pâtre certes surveille, mais ne s'inquiète pas outre mesure lorsque le bétail garde une certaine autonomie. Avec ses deux veaux, la vache ne peut suivre le rythme des autres, il respecte ce rythme, ne la force pas, vient simplement le lendemain s'assurer que tout se passe bien. C'est un judoka, pas un boxeur !

Les gasconnes de Lapparent – Soulane d'Andorre, 18 juillet 1889

« Ah! Le magnifique troupeau de la **race gasconne!** Et quel élevage que celui fait ainsi **en pleine liberté, sur ces pentes** où l'énergie **développe si bien les muscles**. On ne se lasserait pas de regarder ces jeunes veaux, la queue dressée, **galoper aussi aisément que s'ils se trouvaient dans une prairie de plaine** »



Aujourd'hui : Gasconnes d'Alain et Polo d' Alos (09), montée en estive



© B. Besche-Commenge

Une fois le col franchi, Lapparent s'émerveille encore, et la liberté devient **LA** caractéristique du troupeau, celle qui lui donne toutes ses qualités.

On ne peut pas mieux dire ce qui est un tout aux éléments indissociables : terroir, cheptel totalement adapté « *comme en plaine* » (parler ici de « handicap » aurait fait rire, ou hurler, Lapparent), qualité du produit : « *développe si bien les muscles* ». Et la liberté est le moyen de cette qualité. C'est un système agraire que décrit Lapparent : milieu + pratiques + cheptel + produit = un équilibre productif qui se fond dans le milieu, l'utilise au mieux sans le dénaturer : encore une fois le judo, pas la boxe. Ajoutons, et c'est loin d'être secondaire, le plaisir de voir de si belles bêtes, si bien dans leur milieu.

Ce que ne fait plus le témoin suivant.

Les Gasconnes du DSA de l'Ariège – Soulane d'Andorre, entre 1925 et 1930

Rapport au Ministère, « L'amélioration des pâturages en montagne »

« Pour le pasteur, la nature travaille plus que l'homme : l'herbe des pâturages se reproduit d'elle même chaque année. /.../ La vie en montagne est simple, presque naturelle. Toujours, les bêtes sont simplement entretenues pendant tout l'été.

/.../ quelques boqueteaux et de rares buissons sont les seuls asiles possibles contre les intempéries saisonnières : bourrasques, pluies glacées, vents violents ou soleil trop chaud.

Alors les troupeaux, condamnés au jeûne, et fatigués par la tempête sont obligatoirement poussés au dynamisme sur de longues distances pour la recherche de l'herbe, leur seule nourriture »

« L'estivage est malgré tout une période heureuse ; les animaux se complaisent dans la montagne et la mortalité n'excède pas 1%. C'est aussi la période la plus productive ; les opérations de reproduction y sont particulièrement actives et les produits de la montagne, économiquement obtenus en quantité suffisante, sont tout particulièrement estimés du commerce ».

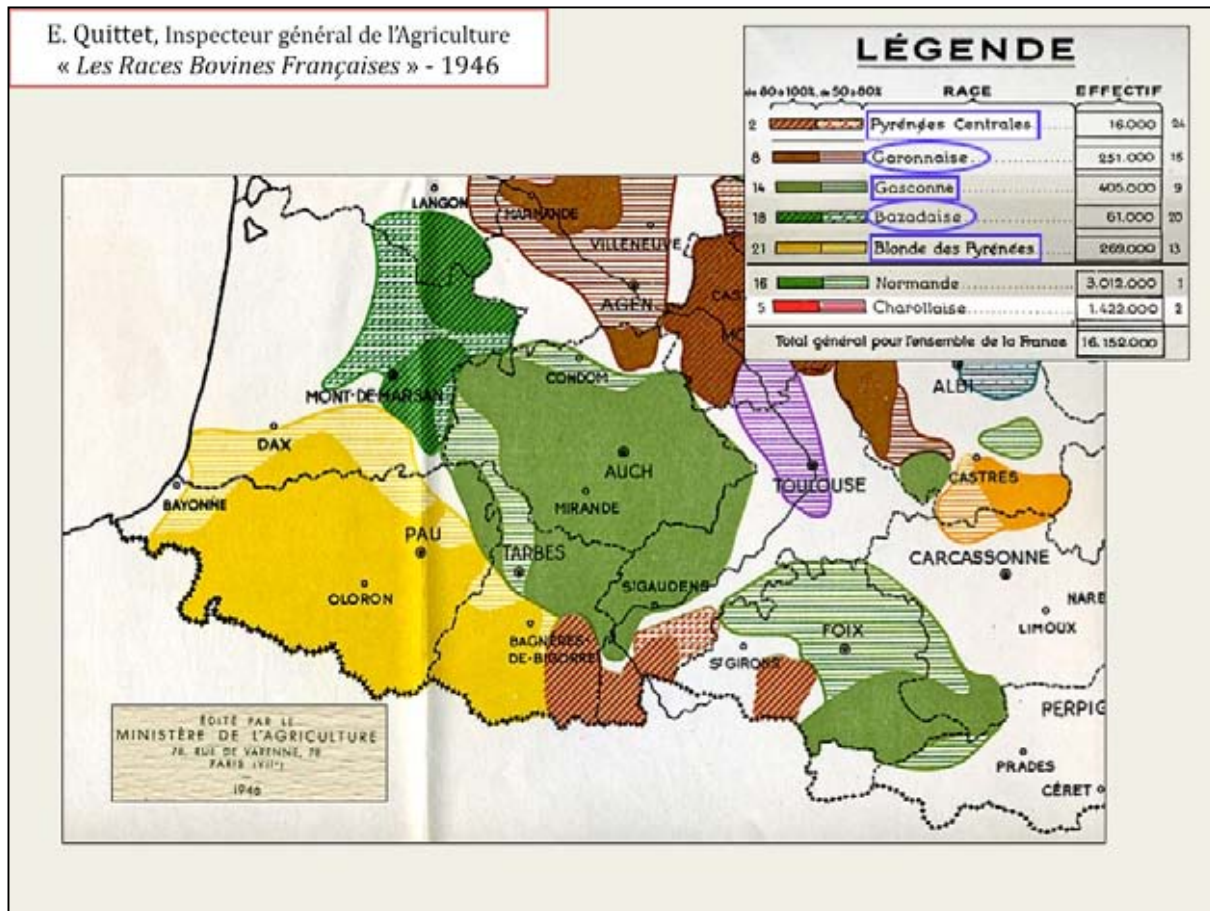
« Pour améliorer les pâturages en Ariège, il importe de procéder à un aménagement plus judicieux ; également de modifier la flore, pour augmenter la valeur alimentaire de l'herbe »

On change de monde: c'est presque caricatural mais ça ne l'est pas. Le Directeur des Services Agricoles n'est pas un fou dangereux mais un très sérieux responsable. L'état des sciences et des techniques n'est plus celui de l'époque de Roland de la Platière, ni même des Mercadier et Lafosse, le modèle de l'homogénéisation des façons de produire, de l'artificialisation des milieux n'est plus une utopie totale. Changer les conditions de milieu semble une option généralisable, dans une sorte d'enthousiasme où tout deviendrait possible. Mettre en œuvre les nouveaux savoirs est effectivement un progrès et une nécessité, mais c'est en même temps tout à fait désolant dans ce cas et sous cette forme : application du modèle général alors même que ce n'est pas ce dont on a ici besoin puisque les résultats sont sur tous les plans excellents!

Les herbages sont le cœur du problème: comme le soulignait déjà Carlier ils se reproduisent fort bien, garants de la qualité des viandes ... mais à présent il faut modifier pour augmenter lors même que l'on reconnaît par ailleurs « *estivage = période heureuse* », mais c'est ... « *malgré tout* », là où Carlier ou Lapparent auraient eux écrit « grâce à tout cela ». En un mot: le judo fonctionne bien, mais il faudrait commencer à envisager la boîte!

La liberté du bétail qui réjouissait Lapparent devient une forme de « mal être » animal due à l'incompétence d'un « *pasteur* » dont si la vie est « *naturelle* », il se situe en fait au dessous même de cette nature qui, elle, « *travaille plus que l'homme* ». Ce mythe du berger fainéant, qui ne s'occupe pas des bêtes, a la vie dure aujourd'hui encore alors que Lapparent montrait bien comment liberté et surveillance cohabitent pour des résultats excellents! Ce système global qui marche est déjà devenu quasi incompréhensible dans et pour les nouvelles conceptions en train de s'imposer. Il les contredit même, peut-être est-ce cela qu'on ne lui pardonne pas.

L'étape suivante sera pire. Une bascule totale. On entre dans un autre monde.



1946, reconstruction d'après guerre. L'Inspecteur Général Quittet met en place une politique de l'élevage bovin dont les chercheurs soulignent actuellement qu'elle fut catastrophique pour de nombreuses races. Cette politique était fondée sur l'élimination, la réduction de la variété des cheptels à la fois à quelques races et à un mode de production à sens unique que nous allons voir à la diapo suivante. Ici, sa carte de classification des races bovines pour les zones pyrénéennes et voisines.

Dans la légende j'ai entouré carré bleu les races pyrénéennes, losange bleu celles du bas pays qui, au XIX^e s. déjà, ont commencé à jouer un rôle important dans des croisements avec les précédentes. La Blonde actuelle est le produit d'un de ces croisements. Le chiffre à droite = classification selon l'importance du cheptel; sur 26 « races » retenues par Quittet, la Gasconne arrive en 9^e position.

Une des premières catastrophes consiste à regrouper en une seule catégorie des cheptels dont il ne suffit pas qu'ils soient voisins pour justifier ce regroupement. C'est ici le cas en vert de la Gasconne à muqueuse noire (autour de Foix et Tarbes) et de l'aréolée (autour de Auch); pour le bas pays, le cas de la Garonnaise ; plus grave encore; en jaune, de la Lourdaise et de la Béarnaise :

« Edmond Quittet faisait de la Lourdaise une variété de la Blonde des Pyrénées bien qu'elle n'ait pas grand chose en commun avec sa voisine Béarnaise. » (Avon, fiche « Lourdaise » à l'Institut de l'Élevage)

« Les Races Bovines Françaises » - 1946

/chaque race/

a eu certes sa valeur à une époque où les uniques ressources alimentaires étaient tirées de la végétation spontanée, où l'agriculteur n'avait pas encore profondément modifié ses sols et ses productions par les engrais, par l'introduction de cultures nouvelles, par le développement des prairies artificielles... Il valait surtout lorsque les échanges agricoles se limitaient à des transactions entre pays très voisins et quand l'éleveur ne disposait pas, pour la nourriture de son cheptel, des aliments qui, maintenant, en période normale, lui sont abondamment fournis par des pays souvent fort éloignés: résidus industriels, farines, produits exotiques divers, etc...

/l'action à mener/

orientera les racés « condamnées » vers une disparition progressive; élimination de ces races des concours subventionnés ou organisés par l'Etat, suppression des subventions à leurs syndicats, des primes de conservation à leurs générateurs, des subventions à leurs livres zootechniques; cessation de l'appui apporté par les fonctionnaires aux Groupements qui tendraient à maintenir les populations appelées à disparaître... etc.

Enfin, la réglementation de la monte publique met entre les mains de l'Etat une arme puissante pour l'élimination des races

Le programme est vraiment un programme d'élimination par asphyxie, conscient, organisé, cohérent et assumé. Les conditions générales sont :

- dévalorisation de la « *végétation spontanée* » (cf. le DSA de l'Ariège vu précédemment et à l'inverse Carlier et l'AOC), artificialisation des conditions de production des herbages, modification de la nature des sols (la boxe l'emporte sur le judo)
- industrialisation des productions destinées à nourrir le bétail
- mondialisation des échanges à replacer dans le contexte d'une France encore coloniale, d'où « *produits exotiques* ».

Les moyens:

- suppression, disparition, cessation de toutes les aides, financières ou techniques.
- orientation des choix de reproducteurs officiels devenue une arme du guerre.

J'arrête là ces flashes sur le passé. L'histoire devient ensuite trop complexe pour que quelques vues suffisent à reconstituer le paysage, complexe pas seulement parce que les politiques européennes vont venir modifier le jeu d'ensemble. A l'orée de ce nouveau monde, Quittet montre bien les raisons, les formes et la violence de la rupture.

Mais il faut préciser : pas rupture totale sinon nous ne serions pas là aujourd'hui. Rupture dans les analyses, les concepts, les objectifs, les programmes qui en découlent, mais, sur le terrain, on retrouve heureusement la même histoire que celle du haras de Campan : des résistances à la fois des éleveurs et de certains techniciens sensibles eux aussi à la complexité que décrivait si bien Carlier, mais résistances vraiment contre vents et marées, dans quelles conditions, aux prix de quels efforts ! Résistances sans lesquelles, l'analyse actuelle que mes deux dernières vues vont résumer serait tout à fait impossible.

Aujourd'hui : sols, herbes, milieux



Europe : « Plusieurs travaux de recherche ont permis d'établir clairement **les liens** existant entre les **pratiques agricoles** et la **diversité biologique**; les **systèmes traditionnels d'exploitation agricole européens** en offrent un **excellent exemple** ».

Commission des Communautés européennes: Plan d'Action en faveur de la Diversité Biologique dans les domaines de l'Agriculture (2001)

France : « En redonnant une place importante à l'herbe dans leurs **systèmes de production**, des éleveurs toujours plus nombreux deviennent une force de proposition reconnue pour imaginer et mettre en œuvre, avec le reste de la société, les **paysages complexes** de l'avenir. **Ils renouent, de façon contemporaine, avec leur culture paysagère** du vivant et avec l'art de l'aménagement du territoire. »

Prairies - Herbivores - Territoires : quels enjeux ? - colloque de l'Académie d'Agriculture de France (2006)

Sous des formes et à partir d'analyses modernes on redécouvre les liens que les pratiques savaient tisser entre tous les éléments du réel; retour aux herbages, à la complexité, à la diversité, un enjeu à la fois productif (« *systèmes de production* »), culturel (« *ils renouent avec* » mais « *de façon contemporaine* », c'est ce que proposait déjà Mercadier en 1857) et d'aménagement de l'espace (le « *paysage* »).

Reconnaissance des savoirs et pratiques qui les accompagnent. On revient aux formes d'analyse de Carlier, aux haras de Campan, à Lapparent, Lafosse, Mercadier, en les intégrant dans les savoirs modernes.

Une analyse « holistique » pour parler savant, ou pour parler normal, qui prend en compte l'ensemble des éléments de la réalité comme le faisait Carlier: *Situation et production des lieux - Nature des pâturages - Origine et propriété des races - Manière de les gouverner - Profit de la vente.*

Aujourd'hui : races et savoirs



© B. Besche-Commenge

Au niveau mondial :

FAO/ONU en 2006: « Commission on Genetic Resources for Food and Agriculture » Rome, 13-15 décembre 2006

« **Les liens productifs entre les races et les paysages doivent être maintenus.** »

« **Priorité stratégique 10** - Il est indispensable de reconnaître la contribution historique des communautés autochtones et locales à la diversité zoogénétique et aux systèmes de connaissances associés, et de favoriser leur conservation ».

Au niveau national

La Lettre du BRG (Bureau des Ressources Génétiques), juillet 2000 :

« **Les nouvelles ressources issues de ce patrimoine et basées sur de nouvelles techniques s'appuient très largement sur la connaissance des sociétés traditionnelles, et en particulier des générations d'agriculteurs qui ont jusqu'à présent utilisé et maintenu la diversité biologique.**

/.../ prendre toutes les précautions pour ne pas briser l'équilibre entre les sociétés et leur agriculture et le monde vivant dans lequel elles se situent. »

Conclusion :

En 1600, paraissait le premier grand ouvrage d'agronomie en français : « *Le théâtre d'agriculture ou ménage des champs* » d'Olivier de Serre. La « règle générale » (pour parler comme Carlier) qu'il propose dans son introduction est la suivante :

« *bien connaître la qualité et naturelle de sa terre pour l'aider par industrie à concevoir et enfanter ses fruits selon qu'elle en est diversement capable* » (Le mot « *industrie* » a encore son sens latin : activité réfléchie, application, zèle, soins pressés, travail méthodique, talent, adresse, habileté).

Aider, concevoir , enfanter : oui, c'est bien de la Mère-Nature qu'il s'agit ici. Mais tout autre conception que celle de l'affrontement, de la boxe, à quoi l'on réduit aujourd'hui la relation entre l'homme et cette Mère première : déesse intouchable, intangible ou déesse violée, forcée, dans les deux cas, une même incapacité à penser entre elle et nous une relation apaisée.

Plus subtils, Olivier de Serres, Carlier, les haras de Campan, Lapparent et son émotion devant la beauté des lieux et des bêtes, Mercadier, Lafosse voyaient simplement en elle une collègue au sens étymologique de ce mot : ce à quoi on est lié, relié, ce qui aussi relie entre eux les hommes, « *mutuelle dépendance et serrer par là plus fortement les nœuds d'une alliance fraternelle, qui fait le bonheur des Nations où elle peut régner* » (Carlier).

En 2000, lors d'un colloque organisé par l'Académie d'Agriculture de France pour le quatre centième anniversaire de l'ouvrage d'Olivier de Serres, G. Pedro, Secrétaire de cette Académie, soulignait en introduction : « *Tout ceci n'est d'ailleurs qu'une anticipation de la notion d'agriculture durable si chère à notre époque* ». Si vous revenez à la photo de ma première diapositive : c'est ce beau geste de connivence que mettent conjointement en œuvre Jean Pierre et sa vache.

Et Lapparent avait raison : « *C'est splendide !* »



B. Besche-Commenge,

1° Rencontres pyrénéennes des Territoires et des Savoirs, 18 novembre 2011 – Ayzac-Ost